

DANS LA MÊME COLLECTION

—

E.E. CUMMINGS

Le vieil homme qui disait «pourquoi»

CYRIËL BUYSSE

Les grenouilles



La fausse Esther,

un conte de Pierre Louÿs

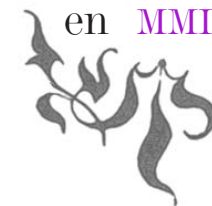
publié dans la collection

“Les contes singuliers”

des éditions **Finitude**

à Bordeaux

en **MMIV**



Au milieu du catalogue rouge, je lus ce prodigieux article :

MANUSCRIT — Fragment d'un journal intime (1836-1839), par M^{lle} Esther van Gobseck, philosophe néerlandaise..... 50 fr.
Intéressant. Détails inédits sur Fichte.

Les principaux types romanesques dont le public conserve le souvenir acquièrent souvent une célébrité qui dépasse celle des personnages historiques du même ordre. Si peu balzacien que puisse être le lecteur, il me permettra de supposer qu'il n'ignore pas Esther Gobseck. Lui-même lisant cette annonce eût manifesté une extrême surprise, personne n'en saurait douter.

Une heure plus tard, j'étais chez le libraire et le document m'appartenait. On voulut l'envelopper ;

je n'y consentis pas, et dans la voiture qui me ramenait je commençai de l'examiner.

Mon acquisition était une sorte de registre couvert d'un papier à fleurs. A la première page, M^{lle} Gobseck, ou plutôt son homonyme, avait aquarellé d'une main timide et sage deux bouquets de roses liés par un ruban d'azur. Une hirondelle et un papillon, qui se trouvaient être de la même taille, volaient au-dessus de la composition, et vers le milieu de la feuille se lisait cette calligraphie :

2^e Cahier de mon journal

Commencé le 5 mars 1836 (Anniversaire!)

Terminé le ...

Le catalogue avait dit vrai. M^{lle} Gobseck parlait de Fichte; sinon pour l'avoir connu (puisque le grand Johann-Gottlieb était mort depuis 1814) au moins pour avoir eu l'honneur d'entendre parler son fils Hermann, pendant un séjour en Prusse.

De même l'annonce avait dûment traité de philosophe cette Néerlandaise.

La philosophie et M^{lle} Gobseck étaient inséparables; mais, au cours de cette sympathie, entre une abstraction et une réalité, la première ne donnait guère, encore que la seconde crût recevoir beaucoup. Le zèle de M^{lle} Gobseck à évoluer de la raison pure jusqu'à la raison pratique n'avait d'égale que la résistance sourde opposée à ses efforts par sa lente cérébralité. Les thèses et les antithèses qui s'affrontaient dans son esprit ne se rencontraient nulle part ailleurs dans le champ de l'intelligence humaine, et elle en tirait des synthèses qui étaient d'abord remarquables par la surprise qu'elles ne lui causaient pas.

Mais rien ne la décourageait. M^{lle} Gobseck éprouvait à l'égard de la philosophie cette Liebe ohne Wiederliebe, cette passion non partagée, que l'on s'accorde à regarder comme incomparable, en sentiment comme en expression. Elle aimait à régler sa vie en tous temps d'après ses principes, je veux

dire d'après les principes des maîtres. Elle se gardait de croire aux critères trompeurs de ses sens, aux conseils néfastes de ses goûts, aux fallacieux bavardages de ses opinions personnelles, et rien ne lui semblait véritable, légitime ou digne de foi, qui ne reposât d'abord sur un enseignement. Sa paix intérieure était à ce prix.

Les années 1836 et 1837 n'amènèrent aucun événement notable dans son existence. La petite ville, où elle passait des jours sans tristesses ni joies et parfaitement exempts de surprises, donnait un horizon tranquille à ses méditations régulières. En 1838, elle fit un voyage en Prusse, voyage d'études et de perfectionnement, au cours duquel toute aventure lui fut, semble-t-il, épargnée.

Ce préambule exposé pour l'instruction du lecteur, je me bornerai à transcrire les dernières pages du journal que j'ai sous les yeux sans insister autrement sur ce qu'elles présentent d'extraordinaire.

28 mars 1839

Mina est venue me voir ce matin, à cinq heures et demie. D'habitude, je ne la vois jamais avant le lever du soleil, bien qu'elle et moi nous travaillions de bonne heure... Je suis allée lui ouvrir, une chandelle en main et mes cheveux sur le dos, dans une tenue où je n'aime pas à me montrer; mais je me coiffais et je ne l'attendais pas.

Je lui ai dit: « Qu'y a-t-il? »

Et elle m'a répondu: « Ah! Esther! »

Bien inquiète, je l'ai fait asseoir, je lui ai demandé si elle n'était pas malade, ou si son grand-père n'était pas plus mal, ou si peut-être la petite sœur... mais il ne s'agissait pas d'elle; il s'agissait de moi, hélas!

Elle tenait deux volumes à la main et elle me les tendit en disant:

— Lis toi-même.

Je lus: H. de Balzac, « La Femme supérieure », et je repris:

— *Qu'y a-t-il là-dedans?*

— *Ce qu'il y a, répondit-elle. Il y a que ces deux volumes contiennent trois romans, et que dans le troisième il est question de toi, sous les traits d'une fille perdue.*

Elle m'avait dit cela si brusquement... Je me trouvai mal tout de suite et perdis conscience...

Lorsque je fus de nouveau capable de l'entendre, Mina continuait:

— *Oui, oui, c'est affreux; mais il faut que tu lises, Esther, il faut que tu lises. C'est une Hollandaise, te dis-je; elle s'appelle Esther, comme toi; Gobseck, comme ton père: c'est ton nom, c'est toi enfin, à toutes les pages de cet horrible livre. S'il continue à se vendre, ce roman de l'enfer, tu es déshonorée, ma fille, comprends-tu; il faut agir tout de suite, aller à Paris, parler à l'auteur...*

Miséricorde! quel malheur sur moi! Mina m'a montré quelques pages. Ce troisième roman s'appelle «La Torpille»... Esther Gobseck... Esther Gobseck... En effet, c'est moi, c'est le

nom de mon père... et dans quelle compagnie, Seigneur! dans quelles maisons! Ah! mon Dieu! quel malheur sur moi! mon Dieu! mon Dieu! je n'y survivrai pas! mon Dieu! faut-il avoir vécu comme je l'ai fait pendant vingt-sept ans selon la sagesse et parfois au prix de quelles luttes avec mes penchants naturels! faut-il avoir tout sacrifié aux fortifications de cette maison pure où je veux qu'habite mon âme et se cultive mon esprit! faut-il avoir renoncé même aux félicités du mariage pour se voir à la fin souillée moralement, salie par un Français que je ne connais même point, traînée sous mon propre nom dans la boue du ruisseau de Paris... Ah! mon Dieu! quel malheur sur moi!

Que faire? que faire à présent? Comment serai-je reçue par ce romancier si j'ose me présenter à lui? Sais-je seulement si je serai respectée chez un homme assez débauché pour écrire ces infamies? Et puis, qui me dit que tout cela n'est pas une vengeance, une machination ourdie contre moi? J'ai des ennemis dans la ville, bien que je n'aie fait de

*mal à personne. Certains en veulent à ma famille,
d'autres à ma fortune, d'autres à mon savoir. Et
puis... et puis... le mal est fait...*

Paris, 12 avril

*Je suis venue. En vérité, je ne sais pas ce que je
fais ici mais je suis venue... Mina le voulait pour
mon honneur. Elle m'a dit qu'il était encore temps
d'agir pour éviter un mal plus grave... Si du moins
elle m'accompagnait, si je pouvais faire avec elle
cette visite qui m'épouvante... Mais je suis seule
ici dans cette ville, où mon nom, depuis six mois,
est un nom infâme...*

13 avril

Où demeure M. de Balzac ? Comment me renseigner ? Je suis entrée ce matin chez son éditeur et j'ai posé la question. Un employé m'a dit : « Qui êtes-vous ? » et, comme je n'osais pas me nommer, il m'a répondu grossièrement :

— Ah ! alors, une créancière ? Eh bien ! si on vous demande l'adresse de Balzac, vous direz que vous ne la savez pas.

Je suis partie... A mon hôtel on ne connaît pas même le nom de ce monsieur. Il n'est pas si célèbre que Mina me l'avait dit.

Et cependant ses romans sont chez tous les libraires. J'ai vu, ce soir, « La Torpille » au Palais-Royal et je me suis enfuie en me cachant. Il me semble toujours que les passants me dévisagent, qu'ils me reconnaissent dans les rues...

15 avril

Enfin je sais. M. de Balzac : aux Jardies, Sèvres, sur la route de Ville-d'Avray, après l'arcade du chemin de fer.

J'irai demain matin de bonne heure, pour être certaine de le trouver chez lui.

Ah ! aurai-je assez de courage ?